



Muse(s)

Gérald Ruault



Prologue

Ney York City. Greenwich Village. La lumière bifurque çà et là entre les tours réfléchissantes de Manhattan. C'est un vrai torrent d'énergie, un raz-de-marée jaune-orangé s'introduisant dans l'atelier du célèbre peintre new-yorkais Adam Forster et qui est conduit par les nombreux courants d'air chauds émanant de ses pots de peinture – bouffées de vapeur à base de benzène, de térébenthine...

Le peintre, assis sur son baril, prend un air franchement désœuvré, secouant la tête, se mettant à rire tandis que l'alcool altère sauvagement sa vision. Emy est là, nue devant lui mais il n'arrive pas à la peindre... D'ailleurs cela fait plus de deux ans qu'il n'arrive plus à peindre quoi que ce soit – ni nu couché, ni cruche à eau, ce sans parler de ce qui avait fait son incommensurable succès.

Il la dévisage un instant, cette petite madone à la peau crème dont la poitrine est un poème, l'œuvre tout entière de Gustav Klimt – de ces poitrines qui ont dû être touchées un jour par la main d'un ange, d'un Jésus, d'un faiseur de miracles en somme. Car oui, ses seins sont d'une grâce telle et d'une générosité telle qu'ils ne

sont même plus de l'ordre de l'humain, c'est évident, ils demeurent forcément le fruit d'une entité un peu suprême, Dieu ou Bouddha, ce que vous voudrez.

Elle écarte légèrement les cuisses. Quelle drôle d'idée quand on y pense, se rendre coupable de choses pareilles alors que le monde étouffe de tant de désirs fauves.

— Arrête de bouger s'il te plaît, lui intime-t-il.

Elle en ricane, se réajuste sur le canapé. Décidément, cette fille n'est pas mannequine pour rien. Et elle sait jouer de ses charmes comme Mark Knopfler de la guitare, Sidney Bechet du saxophone, elle sait trouver l'angle parfait, se positionner dans la lumière et l'on sent bien que ces choses-là lui viennent le plus naturellement du monde. Adam fait mine de s'en fichier. À cette seconde, il pense que cette nana a beau avoir fait assurer son corps pour plus de quatorze millions de dollars par la célèbre Lloyd's of London – dont deux millions et demi par jambe –, ce n'est pas ce qui lui rendra son inspiration évanouie.

— Arrête de bouger, je t'ai dit.

Emy ne semble pas l'entendre, trop occupée qu'elle est à faire jouer sa main à l'orée de sa toison – qu'elle a parfaitement calibrée mais là n'est pas vraiment le propos. Décidément, les modèles vivants ne sont plus ce qu'ils étaient. Jadis, on en faisait des statues de marbre et pas un cil ne remuait alors qu'aujourd'hui, nom d'une pipe, regardez comme ils s'émancipent ! Voyez comme ils se rient de l'artiste !

Adam soupire en constatant à quel point le métier de modèle vivant est loin d'être donné à tout le monde. Cela requiert des compétences que cette fameuse Emy Mc Grath est franchement loin de posséder. Désespéré

par les simagrées de son modèle, il écrase soudain son pinceau – en martre Kolinsky s’il vous plaît – à l’endroit même où il avait tracé les premières lignes du visage de la jeune mannequine.

Le pinceau dégueule sur la toile, gâchant du même coup son ouvrage. Le peintre finit par en sourire tandis qu’Emy se caresse les seins, poussant de petits râles de plaisir. Le charme opère-t-il pour autant ? En d’autres termes, se pourrait-il qu’Adam Forster se mette à bander et la rejoigne sur le canapé ? Oh, cette chose-là s’est déjà produite et elle se produira encore...

En attendant, il dépose son pinceau sur le parquet. Puis il attrape son paquet de Marlboro Light sur le rebord du chevalet tandis qu’Emy commence à se tordre en tous sens – de désir, d’on ne sait pas quoi tel un grand boa constrictor sur le cuir fendillé du canapé.

— Vas-y, tu peux te rhabiller, grommèle le peintre.

— Ah bon, pourquoi ? Tu ne me peins plus ?

— On arrête là pour aujourd’hui.

Adam tire sur sa cigarette cependant qu’Emy s’affale un peu plus sur le canapé. Bon sang, cette fille est défoncée, cela ne fait pas l’ombre d’un doute. Et certainement que le champagne qu’ils ont bu comme des trous d’évier il y a une demi-heure de cela n’est pas totalement étranger à ce mystérieux phénomène. D’ailleurs, Adam regrette d’en avoir rouvert une bouteille alors même que son jeune modèle riait déjà à gorge déployée, croisait et décroisait les jambes... Tant pis pour lui. Et désormais, il ne lui reste plus guère d’espoir de finir la toile avant la date envisagée.

Emy, le voyant si contrarié, part dans un fou rire incroyable – des plus obscènes – et la lumière magnifie tout dans ce grand New York où tout paraît si

accessible. En suite de quoi elle lui demande de la rejoindre sur le canapé et de la baiser jusqu'à la moelle – c'est élégant, vous ne trouvez pas ? – et pourquoi pas de maculer son corps de peinture.

Décidément, cette gamine est une névrosée !

— Dis donc chérie, tu me prends pour qui ?

Les joues vermeilles, la mannequine du Massachusetts s'immobilise un court instant durant lequel son regard se fait plus opaque. Elle étudie le peintre du regard. Lui se relève en titubant, aspire une bouffée de sa cigarette qu'il vient écraser en plein cœur de sa palette – entre un joli rouge vermillon et un magnifique vert absinthe.

— O.k. Pardon. J'ai déconné. Moi, tout ce que je veux, c'est être ta muse et que le monde entier le sache.

— Oh, être une muse, c'est compliqué, rétorque le peintre avant de pousser un long soupir.

C'est même un privilège des dieux.

Qui n'est accordé qu'à très peu.

Être muse ne s'improvise pas.

On l'est souvent bien malgré soi.

C'est électrique.

C'est organique.

N'est-ce pas Lisa ?

Lisa Marie.

Être muse fait partie de toi.

Lisa

Les torrents de la quarantaine

L'amour est un drôle d'animal. Une garce. Une hydre. La prunelle de nos yeux d'enfants. Une matière qui se mortifie avec le temps, devient pierre froide ou marbre brut.

L'amour est un putain d'Everest et il y fait moins trente degrés mais l'on s'y réchauffe aisément à coups d'à-coups, de testicules, de braseros épidermiques et d'adonnons-nous à ce sport de haut niveau, très haut niveau. La vie nous consume à temps plein. À petit feu. Le temps ne nous épargne pas et toujours nous faut-il élaborer de grands projets comme élever ses gosses, se rendre disponible, exercer sa mémoire au quotidien, rester à l'abri du besoin, entretenir sa libido, épouser au mieux sa carrière, négocier au mieux son divorce, préserver au mieux sa famille, garder la ligne quoi qu'il en coûte en faisant la guerre à ce salopard de cholestérol qui prend son pied à chacune des bouchées de plaisir qu'on s'enfile. Nos journées s'organisent à qui mieux mieux. Nous traversons tellement d'enfers en miniature, essayons un tel lot de frustrations au quotidien que l'on finit par apprécier les doux replats

de la quarantaine, ses vides astraux et ses impétueux abysses.

Je m'appelle Lisa.

J'ai quarante-trois ans.

Je viens de passer plus de quarante années de ma vie à essayer de guérir d'un mal que l'on appelle « anorgasmie chronique » et qui faisait qu'il m'était formellement impossible d'atteindre le plaisir suprême – et d'en vagir, d'en avoir le plafond qui cogne, le plancher qui tremble, et cætera. Aujourd'hui, me voilà guérie et je suis heureuse comme les marées : tantôt montantes, elles vous submergent et vous emportent ; tantôt descendent-elles aux tréfonds, puis vous submergent et vous emportent. Je rame souvent, surnage parfois, galère beaucoup mais ce qu'elle est belle, notre planète Terre, ce trou du cul de la galaxie avec ses loupés, ses merveilles – quel sublime kaléidoscope ! Il est des soirs où la lune est sensationnelle. Des jours solaires et inspirés où je tente de garder le cap – mon horizon.

S'aimer une vie ? Putain d'Everest.

Ouvrir mon cœur, trouver l'âme sœur ? Putain d'Everest.

L'amour est un putain d'Everest ou bien alors, si l'on veut croire au grand amour, autant s'inscrire pour un voyage suborbital sur Mars la Rouge ou postuler auprès de Tom Cruise pour devenir agent de l'IMF¹ tant la mission semble résolument impossible.

* * *

1. International Mission Force dans la série de films américains *Mission : Impossible*.

L'amour, je l'ai pourtant croisé à deux reprises. La première fois, il s'appelait Marc, il était beau et sentait bon le café chaud, mon légionnaire. Du moins jusqu'à ce que la légionnellose du quotidien fasse de notre long fleuve tranquille un ru pollué, un déplorable torrent de boue.

Marc et moi avons partagé dix ans de vie commune. Nous avons eu une petite fille. Elle s'appelle Lucille, elle vient de fêter ses treize ans et c'est un véritable torrent d'énergie. Bon, je dois avouer que par moments, elle m'en fait voir de toutes les couleurs, ce qui m'oblige à m'en remettre au grand Bouddha Vajradharas pour pallier toutes ses sautes d'humeur. Mais fort heureusement lui arrive-t-il, à quelques très rares occasions, de venir se blottir dans mes bras et qu'elle et moi ne fassions qu'une, sylphide de bonté générant un torrent d'amour sans limites.

Son père et moi sommes divorcés. Ce ne fut pas un virage simple à négocier. Marc a emménagé avec une femme – une femme, que dis-je, la Yuna de Belle-Île-en-Mer², splendide Bretonne au regard de braise, sosie de Jessica Chastain et qui répond au doux prénom d'Aënaelle – dont j'ai fini par cerner l'extrême gentillesse par-delà l'étouffante beauté. Envers qui j'ai toutefois commis un acte horrible : c'était au soir de mes quarante ans, Marc m'avait invitée à dîner et nous avons passablement bu ; en fin de soirée, nous nous sommes retrouvées, la Bretonne et moi, dans sa cuisine et je me suis jetée sur elle, littéralement, et je l'ai plaquée comme une crêpe contre le buffet de la cuisine pour ce qui a pu s'apparenter à une tentative de viol

2. Yuna est une sainte bretonne venue du Pays de Galles.

aggravée. Résultat des courses : j'en ai été pour un bon coup de poêle à frire à travers la tronche ainsi que les quatre points de suture qui allaient avec, au-dessus de l'arcade mais la cicatrice est jolie. D'autre part, en cadeau bonus, j'ai été internée de force dans un hôpital psychiatrique où j'ai suivi un lourd programme de désintoxication à l'alcool. Mais aujourd'hui, c'est du passé, la Bretonne m'a tout pardonné après que je suis allée lui confier les noires raisons m'ayant conduite à un tel geste : en fait, elle cumulait tout ce dont je m'étais sentie injustement dépossédée depuis trop longtemps, à savoir la candeur, la pétulance, l'amour sincère que Marc lui portait et qui venait se refléter jusque dans ses sourires étourdissants ainsi que son impressionnante capacité à jouir d'absolument tout ce qui l'entourait – chaque petit plaisir de la vie – et à en jouir sans demi-mesure alors que moi, bordel de merde, je n'avais jamais connu un seul orgasme de toute ma vie !

Pour clore la page armoricaine, je dois vous dire la chose suivante : durant ces semaines d'internement, Marc et ma fille m'auront été d'un incommensurable soutien, me rendant très souvent visite et faisant preuve d'un puissant amour ainsi que d'une grande patience à mon égard. Et aujourd'hui, si je fais le bilan, je peux dire que ce coup de folie m'aura certes coûté très cher mais il aura agi sur moi comme un sensibilisateur m'ayant permis de désassembler point par point le système de victimisation dans lequel je me complaisais jadis – et du même coup de réaliser combien l'orgasme tant recherché, cette arche perdue, ce diamant vert, ne pesait finalement pas bien lourd face au bonheur de me sentir aimée par les gens que j'aime.

* * *

Dans un autre temps, j'ai eu l'honneur de rencontrer le célèbre peintre américain Adam Forster, l'un des artistes les plus courus de la planète dont j'avais organisé l'exposition à la galerie où je travaillais – où, d'ailleurs, je travaille encore. Adam Forster... Un artiste génial aux faux airs de Stéphane Freiss, lui-même sosie de Hugh Laurie dans *Docteur House*... Un personnage charismatique mais qui, disons-le tout de go, souffrait aussi d'un petit problème d'ordre sexuel appelé le Syndrome de l'Éjaculation Précoce. Pour la faire courte, le moindre point de contact un peu trop appuyé sur son joli mât de cocagne pouvait suffire à faire exploser mon artiste-peintre dans une gerbe ahurissante – une projection à la Janet Sobel ou mieux encore, à la Pollock, peintre qu'Adam affectionne tant.

Nous avons passé une nuit à l'hôtel. Une nuit de baise et de tendresse durant laquelle nous nous sommes également livrés à un petit jeu de la vérité. L'expérience fut, sinon jouissive, du moins troublante et trépidante. Puis après ça, alors que je pensais ne plus jamais entendre parler de lui, j'ai découvert qu'Adam avait réalisé un portrait de moi qui porte le nom de *The Anorgasmic*, qui figure à présent au MoMA³ et qui, accessoirement, me représente intégralement nue ! Touchée par l'œuvre, je suis allée retrouver mon peintre à Manhattan et c'est là-bas, dans sa maison de Greenwich Village qu'Adam Forster m'aura offert le tout premier orgasme de ma vie.

3. Museum of Modern Art, à New York.

Oh, il ne lui aura suffi que d'un souffle tant j'étais prête et libérée de mon passé – incluant cet oncle Maurice qui avait un jour abusé de moi. Et cet orgasme aura été le point d'achoppement de ma nouvelle vie, une renaissance en quelque sorte. Comment vous dire ? Je suis devenue une nouvelle femme entre ses mains, une épure vierge comme ces toiles blanches où tout reste encore à créer. Oui, Adam m'a réinventée. Il a su magnifier mon âme d'une façon telle qu'il a su me guérir de mon mal – l'anorgasmie – en même temps qu'il a libéré mon corps de ses ancestrales servitudes.

En fait, à peine a-t-il pressé son genou entre mes jambes que j'ai senti mon corps entier se soulever puis se contracter comme un seul muscle. En suite de quoi j'ai poussé un hurlement tel qu'il se pourrait que tout Greenwich Village l'ait entendu.

L'orgasme est arrivé ainsi.

Je me suis soudain sentie jaillir et là, je me suis déversée sans pouvoir rien arrêter quand par la suite, le peintre US – après qu'il eut ôté ma jupe et eut fait glisser ma petite culotte pour essayer de m'entreprendre cahin-caha –, a pu recueillir presque instantanément un nouveau jet hyperpuissant entre ses doigts.

Je me souviens de son regard à cet instant, qui s'est alors illuminé du même éclat que celui qui brille dans les yeux des férus d'art face à une œuvre singulière. Je m'épanchais sur son parquet. Ni plus ni moins. Autant vous dire que c'était gênant. Et même honteux d'une certaine manière. Mais autant vous dire également que je m'en balançais royalement. Car je venais de lâcher prise. Je devenais l'orgasme brut, cet impétueux torrent de la quarantaine qui, tel un affluent méconnu de Greenwich Village, n'en finissait plus de jaillir. Et puis

d'ailleurs, si l'on s'y penche de plus près, il est à noter que Greenwich Village est un endroit qui fut presque entièrement bâti sur une zone marécageuse, ce qui en faisait le lieu idéal pour cet orgasme si... fluvial.

Puis dans les jours qui ont suivi, le peintre et moi avons fait l'amour à plusieurs reprises sans que cet incroyable phénomène ne se soit jamais reproduit. J'ai certes connu de brefs orgasmes évanescents – tant bien que mal avec Adam, vu son fameux problème de minutage –, mais rien qui fut si bouillonnant. Suite à quoi avons-nous refermé la parenthèse (ou plutôt l'écluse) américaine en nous quittant aux confins du Terminal 8 du John F. Kennedy National Airport de la même façon que nous nous étions rencontrés quelques mois plus tôt à Six-Fours-les-Plages : dans la vérité de l'instant présent.

De fait, nous ne nous sommes rien promis. Pas même de nous revoir un jour. Bien au contraire, le peintre US m'a recommandé de ne pas chercher à le revoir et je ne l'ai jamais revu, fin de l'histoire. Donc aujourd'hui, si je fais le compte de ce qu'il me reste de cette rencontre avec le peintre, je répondrais : une toile de maître dont je suis secrètement la Muse et qui est mondialement connue, un bel orgasme ayant mis fin à quarante années de disette et enfin le souvenir d'un homme auquel je pense encore chaque jour.

* * *

Depuis Adam, j'ai délibérément choisi de ne pas recoucher avec un homme. D'aucuns diront – telle mon amie Clara Michelle qui est un fichu garçon manqué – que si nous jouions au rugby, je n'aurais pas

su transformer l'essai. Partant de là, il serait possible que mon orgasme avec Adam n'ait été qu'un simple feu de paille mais je préfère voir les choses autrement, considérant que cet orgasme a été l'œuvre de ma vie – mon Pollock, mon Munch, ma Joconde, mon Picasso (*Le Rêve au hasard*)... Mon Adam Forster *in fine* !

En fait, je n'ai pas recouché avec un homme depuis Adam parce que je n'ai pas osé dénaturer ce pur « chef-d'œuvre » de peur d'en ôter la puissance. Ainsi ai-je vécu ainsi dans l'idée (ou l'illusion) que cet orgasme pouvait se prolonger en moi, m'accompagner dans toutes les choses un tant soit peu affriolantes de l'existence susceptibles de me le rappeler – un peu à la façon dont, j'imagine, Javier Sotomayor doit se remémorer son record inégalé de saut en hauteur. L'essentiel ayant été que cet orgasme ait pu agir sur moi comme un starter. Qu'il ait été le point de départ d'une nouvelle vie où le sexe n'a plus jamais été le maître mot.

Voilà où j'en suis à présent. Après ces longues années d'errance où je me suis tellement cherchée à travers le seul prisme de la sexualité, j'éprouve maintenant un grand besoin de sérénité, de solitude et de stabilité que les choses du sexe seraient susceptibles de venir corrompre. Et donc, pour ce qui est de transformer l'essai, il me reste toujours les sex-toys dont certains savent que j'en possède toute une embarrassante collection allant du tuyau d'arrosage au replet boudin antillais. Sachez enfin que ces machins-là font leur office, petits ou grands, vibrants ou pas, qu'ils me délivrent de courts orgasmes préprogrammés suffisant à me contenter.

Du coup, je peux aujourd'hui affirmer que le célibat me convient parfaitement. Ou plutôt je m'en accommode. Il s'agit là d'un choix purement délibéré

de ma part au grand désarroi de ma fille qui m'encourage à refaire ma vie avec un homme, une femme, un émissaire de Jupiter ou tout être vivant qui serait susceptible de me faire sortir de ma coquille. Ma fille qui, sitôt me trouve-t-elle en robe de chambre sur le canapé, se paie ma tête en m'affublant du cruel surnom de Super-Mémère. Mais que croit-elle ? Qu'on vit dans une de ses séries télé genre Violetta où des petits mecs tout beaux tout cons viennent te jouer la sérénade sitôt tu portes un joli rouge à lèvres Shiseido fuchsia ? Car ce qu'elle ignore, ma belle Lucille, c'est que dans quinze ans, sa Violetta aura pris quarante-cinq kilos (comme Loana), sniffera de la coke sur un capot de Lamborghini (comme Lindsey Lohan), posera seins nus dans *V Magazine* puis partagera sa chambre d'hôpital avec Macy Gray ou Britney Spears.

Au moins en cela, le célibat ne m'expose pas à de hasardeuses fréquentations ni aux périlleuses montées d'adrénaline qui vont avec – ainsi qu'aux risques même modérés de MST, d'infarctus ou tout autre méfait que peuvent générer ces furieuses parties de jambes en l'air. Alors n'en déplaise à certaines de mes copines qui pensent que je ferais mieux de trouver un gentil Six-fournais expert en forage vertical – ou en éruptions surtseyennes – je considère que mon célibat ne m'est pas du tout un fardeau, bien au contraire, au moins possède-t-il cette vertu de me laisser champ libre à la gestion du quotidien.

* * *

Le quotidien. Humm, parlons-en. Où en est ma vie à présent ?

J'ai vendu mon appartement et j'ai acheté une adorable maisonnette chemin de la Forêt à Six-Fours-les-Plages. Je travaille toujours pour la mairie de cette même commune, mais j'en démissionne toutes les nuits dans des rêves de réinsertion professionnelle au fil desquels je deviens la muse des grands peintres – ou mieux encore, peintre moi-même et des éphèbes suréquipés alanguis sur de grands draps blancs me servent de modèles à plein-temps. Ou bien ouvré-je une galerie à Aix-en-Provence et des artistes parmi les plus cotés de la galaxie font des pieds et des mains pour venir exposer chez moi. Ou bien alors cassé-je la baraque à l'Euromillion, remboursé-je en un seul versement le crédit sur ma petite maison et suis-je en mesure de racheter *The Anorgasmic* d'Adam Forster que j'accroche au mur du salon, pile entre *One : Number 31* de Jackson Pollock et *Nu Couché* d'Amedeo Modigliani. Sauf qu'au matin, quand retentit la petite musique jazzy de mon réveil, je redeviens ce vilain agent territorial que j'étais la veille, canard boiteux courbant l'échine afin de gérer sa vétuste galerie d'art municipale où, le temps passant, plane une vague odeur d'amanite phalloïde et de pipi de chats enragés.

Pourtant, ce n'est pas faute de manifester à qui de droit qu'en lieu et place d'organiser des banquets façon Astérix à la moindre réunion publique, la municipalité de Six-Fours ferait mieux de rénover cette adorable petite salle d'art en en repeignant la façade ou en refaisant un petit coup d'enduit par-ci par-là. Sauf qu'il est des combats perdus d'avance face à ces preux chevaliers de l'ordre public territorial... D'où j'ai compris qu'il serait vain d'aller causer de Marc Chagall ou de l'onirisme d'un Max Ernst à mon herr directeur

général des services ou bien penserait-il que je lui parle ouzbek, fidjien ou javanais.

En d'autres mots, je m'accommode (de moins en moins) de mon travail et j'y côtoie (de plus en plus) de *vrais* connards présomptueux en guise d'artistes dans ce fatras qu'est devenu l'art contemporain – merde à Jeff Koons, soit dit en passant ! Mais une fois ma journée de travail terminée, je vais retrouver ma fille chérie et tout s'éclaire, et je tente d'optimiser ces doux moments que nous partageons elle et moi au rythme d'une semaine sur deux.

Quant aux jours où elle est chez son père, Lucille me manque terriblement. J'essaie alors de ne pas trop déprimer et de mettre ces moments à profit pour m'investir dans des activités porteuses. Le sport est la première d'entre elles. Je me suis inscrite à Tropic Gym qui a ouvert à deux pas de chez moi. Je m'y rends le plus souvent possible pour sculpter ce corps de quarantenaire qui est le mien sur des machines qui l'écrabouillent et l'écartèlent. Mais la santé est à ce prix. Et les résultats sont, je vous l'assure, absolument faramineux, mon corps ressemble à s'y méprendre à une jolie sculpture en étain de Camille Claudel quand, d'autre part, j'ai pu récolter à *Just Dance* les cinq étoiles sur *Lean On de Major Lazor & DJ Snake* en battant Lucille de 500 points... Tout ça pour dire que nonobstant ma grève de quéquette, je suis plus en forme que jamais et peut-être est-ce là une conséquence des super aliments à base de spiruline, de baies d'açaï, de noni, de cactus ou de baobab – en poudre, en gel, en comprimés, parfois même en suppositoires – dont je suis désormais friande.

Et quand je ne muscle pas mon corps, c'est mon esprit que je cultive un tant soit peu en me rendant une

fois par mois chez la charmante Anne-Sophie Lévêque, psychologue-comportementaliste auprès de qui je mène une thérapie comportementale « sur le long terme » et qui, en dehors du fait de me recevoir en combinaison noire hypermoulante à la J-Lo, pratique sur mes deux hémisphères une sorte de jiu-jitsu psychique très efficace au point qu'il m'arrive de finir mes séances totalement à bout de forces. En fait, Anne-So arrive à lire en moi comme dans un livre mais imaginez dans ce cas-là un vieux grimoire un peu cendreuse et intégralement rédigé en latin qui, après traitement de la demoiselle, deviendrait aussi accessible qu'un opus de Guillaume Musso – je t'embrasse Guillaume, laisse-les médire, tous ces jaloux.

D'ailleurs, figurez-vous que je sors à l'instant de son cabinet. Aujourd'hui, nous avons travaillé sur la notion de nouveau départ et sur l'idée que je puisse un jour m'ouvrir à de nouvelles rencontres – des rencontres amoureuses, j'entends.

— Car maintenant que vous avez revisité votre passé ma chère Lisa, il serait peut-être temps de vous tourner vers l'avenir.

De mon côté, je me suis permis de lui rappeler dans quels écueils ces fameuses *rencontres amoureuses*, *j'entends* m'avaient entraînée trois années plus tôt. Et Anne-Sophie de me rétorquer que tout ce que nous faisons dans notre vie de bien/de mal permet de forger ce que nous sommes. Il n'y a pas une seule vérité. Edouard Herriot disait d'ailleurs que l'erreur permet de créer beaucoup plus que la vérité.

Et si ma propre vérité était liée au destin d'un célèbre peintre américain ?

Gérald Ruault

Muse(s)



Adam Forster, célèbre peintre new-yorkais, est en panne d'inspiration depuis trois ans. Certaines femmes de sa vie se verraient bien endosser le rôle de "muse" auprès de lui, telle son épouse qui gère d'une main de fer sa carrière mais qu'il n'a jamais peinte, ou ce top-model nymphomane avec qui le peintre entretient une relation sulfureuse. Mais devenir muse ne s'improvise pas et Adam semble avoir jeté son dévolu sur Lisa, jolie française qui lui a inspiré sa dernière toile : *The Anorgasmic*.

Acceptera-t-elle ce projet fou qu'il a en tête ? L'inspirera-t-elle au-delà de la peinture, jusqu'aux confins d'un amour charnel et décomplexé ?

Gérald Ruault est natif de Saint-Tropez. Il a déjà écrit plusieurs romans et recueils de poèmes et chansons. Dans Muse(s), il nous reconnecte aux personnages de son précédent livre, Orgasmic, qui traçait une cartographie de la sexualité d'aujourd'hui. À travers cette véritable guerre des muses, il peint un délicieux parallèle entre les plaisirs de la chair et la création artistique avec, en toile de fond, ce désir constant de liberté qui brûle en chacun de nous. Il réside à Cogolin, dans le Var.

Photo de couverture : NeiroN/123rf.

www.tabou-editions.com

COLLECTION
Jardins de Pélagie



ISBN numérique Pdf :
978-2-36326-716-0
ISBN numérique ePub :
978-2-36326-717-7

